

Septième épisode
Vers la capitale

Illusion et réalité

Paul Dogrin alias La Rogne se rendit bientôt compte qu'il manquera désormais à la Haute Comble deux de ses filles. Autrement dit, deux ouvrières qui représentaient pour lui, une main-d'œuvre précieuse et pratiquement gratuite.

C'est avec inquiétude que ce soir-là, il attendit leur retour à la ferme. Il veilla même une partie de la nuit. Le matin étant arrivé, il ne put que constater la réalité de leur absence.

Après sa brutale intervention au cimetière, il pensait que Béatrice et Sabine ne renouvelleraient pas leur équipée. Il se remémorait le discours d'ailleurs fort sage, qu'il avait tenu le soir même à la table familiale, devant ses quatre enfants réunis. Il espérait que, réalisant les difficultés qu'elles rencontreraient dans cette folle entreprise, elles sursoiraient à leur projet de départ. Cependant, il doutait de l'efficacité de son discours, craignant qu'elles n'aient réussi cet exploit et comment. Il ne tarderait pas à l'apprendre.

Au cours de l'après-midi de ce jour mémorable, il apprit par le facteur, que l'on avait aperçu hier, les filles Dogrin monter à bord d'un camion américain. Que faisaient-elles dans ce véhicule ? S'il les transportait, ce n'était certes pas pour une promenade de santé, mais certainement vers une entreprise aventureuse. Telles étaient ses suspicions, Paul finit par admettre l'évidence de leur départ.

Ce n'était pas pour lui, une affliction sentimentale. Intérieurement il rageait, après leur faux départ, de n'avoir pas su les convaincre. Il se rendit alors compte que sa façon de faire envers ses enfants donnait un bien mauvais résultat. Cette considération bien tardive, il la ressentit dès lors comme un douloureux échec.

C'était bien là, le seul aspect des choses qui pouvait vraiment le torturer. Il n'avait jamais pensé qu'un jour, il

éprouverait tant de difficultés avec eux. Il ne pouvait que récolter les résultats déplorables de son comportement borné, n'ayant eu pour objectif qu'une orgueilleuse réussite et pour ce faire, par n'importe quel moyen.

Il espéra encore pendant quelques jours voir revenir les fugitives. Il les recevrait alors comme l'enfant prodigue. Cette fois, il en était sûr, il s'y prendrait autrement. Mais pourrait-il effacer en une seule fois les durs et impitoyables moments qu'elles avaient vécus sous sa férule ?

C'était mal connaître Béatrice qui n'avait que cette idée en tête. Partir de la Haute comble, quitter ce pays où tant d'événements douloureux avaient, ainsi qu'à ses frères et sœurs, bouleversé leurs existences. Elle était résolue à affronter les difficultés qu'elle savait inévitables.

Partir, c'était pour elle l'espoir de vivre librement, d'affronter et de connaître la vraie vie. Elle y était du reste, formellement poussée par un rêve latent, bien qu'atténué par les ans. Revoir Maurice était le plus intime de ses secrets, toutefois si, après cette guerre, le destin le lui permettait. Sabine influencée par sa sœur, la suivait comme une ombre, tout en tremblant d'ailleurs, aidée en cela par l'ambitieux désir de devenir une femme adulée.

Pour l'heure, la disparition de ses deux filles, laissait Paul fort démuné. Il lui restait cependant quelque espérance. La guerre étant pratiquement terminée, il savait que Rodrigue et Chimène, s'il ne leur était rien arrivé de fâcheux, seraient bientôt de retour.

Cependant si Rodrigue, après le pugilat qui les opposa, réapparaissait à la Haute Comble, il était prêt à faire toutes les concessions, afin de se réconcilier avec lui. Peut-être l'intéresserait-il aux bénéfices ? Il vaut mieux perdre un peu que de tout perdre, pensait-il.

L'idée que Chimène, sa préférée, elle aussi serait bientôt de retour d'Allemagne, le réjouissait. Elle trouverait place à la Haute Comble, il croyait pouvoir compter sur elle. Entre l'illusion et la réalité, vraie ou fausse espérance, Paul rêvait. Il ne pouvait dans cette conjoncture d'avenir, que serrer les dents et se résigner à attendre.

Sur ses six enfants, à la Haute Comble, il n'en restait plus que deux, Richard et Cléopâtre, cela jusqu'à quand. Réalisant cette hécatombe, la crainte le gagnait. Il eut peur soudain de se retrouver seul. Ce n'est certes pas sa maîtresse qui viendrait l'aider. Il allait vivre désormais dans l'incertitude. Etant au courant de la légende répandue dans le pays sur la Haute Comble, il n'était pas loin de se croire, lui qui ne croyait en rien, sinon qu'à lui-même, être aussi une victime du mauvais sort.

La traversée de la Capitale

Pendant ce temps, Béatrice et Sabine installées sur la plate-forme du camion américain, d'ailleurs inconfortablement, virent disparaître rapidement, sans un véritable regret, la contrée où elles vécurent plusieurs années de leur jeunesse.

Avec ces deux jeunes filles à bord, le camion roula à travers la campagne, jusqu'à la nuit tombante. L'intention des trois militaires américains était de se reposer. Pour ce faire, ils stationnèrent dans un endroit accueillant où, ils purent se garer et dresser leur tente.

Ouvrant quelques boîtes de conserve, américaines d'ailleurs, ils prirent un repas succinct. Ils partagèrent cette collation avec Béatrice et Sabine qui l'acceptèrent de bon cœur. Avec l'aide de leur réchaud de campagne, il y eut même une distribution de thé chaud.

La journée avait été belle et la température de cette soirée était clémente. Les deux jeunes filles vêtues de robes légères, étendues côte à côte s'enroulèrent, pour dormir à la belle étoile, dans des couvertures obligeamment prêtées par les militaires. Au cours de la nuit, sur la plate-forme inconfortable, ouverte à tous les vents, elles grelottèrent.

Dès l'aube, les Américains, après avoir replié leur matériel de camping, avant de redémarrer, prirent un café bouillant. Ce n'était pas un ersatz que les Français avaient adapté comme succédané, mais une poudre de café déshydratée, ce dont profitèrent Béatrice et Sabine. Elles apprécièrent le goût de cette boisson chaude qui eut un effet bienfaisant sur leur corps engourdi par le froid et l'inconfort. Ils leur offrirent aussi quelques plaques de chewing-gum, pour les encourager.

Le camion américain reprit ce matin-là, son expédition vers la capitale. Bien qu'adossées à la cabine, nos deux passagères

subirent l'agression de la fraîcheur matinale, aggravée par le vent.

Sur cet itinéraire, la progression du camion se fit au ralenti. Il dut faire face à une circulation intense, où les convois militaires en stationnement encombraient la route ou plus encore, des ponts détruits obligeaient le camion à faire un long détour.

Sur cette plate-forme, nos deux voyageuses ne furent pas longtemps seules. Des personnes se dirigeant également sur Paris, profitant des haltes successives du véhicule et de l'autorisation des militaires, prirent place à leur côté. Cette compagnie leur apporta une salutaire distraction et les aida à oublier la lenteur du voyage. Quoique fatiguées, elles restaient vigilantes, surveillant les panneaux indicateurs. Leurs inscriptions kilométriques annonçaient l'approche de la capitale. Cette cadence leur versait la joie au cœur.

Paris 150 km... Paris 100 km... Paris 75 km... Paris 50 km... Paris 25 km... Finalement le camion atteignit la banlieue, puis vers les quatre heures de l'après-midi ce fut l'apothéose. Il s'arrêta Porte d'Orléans, terminus. Béatrice et Sabine mettant pied à terre, allaient découvrir la ville qui serait, pensaient-elles, la fin de leur souffrance et l'espoir de leur bonheur futur.

Avant de quitter leurs convoyeurs américains qui les avaient si obligeamment transportées jusqu'à Paris, leur destination première, elles les remercièrent chaleureusement, en les embrassant tous les trois sur les deux joues. En échange, ces militaires fort pacifiques, leur lancèrent trois « Good luck » retentissants, accompagnés de larges sourires.

Béatrice et Sabine étaient émerveillées d'avoir réussi leur évasion, d'autant plus, qu'elles atteignaient la Capitale à l'heure de sa délivrance. Paris : c'était l'attirance, le mystère de cette grande cité rayonnant sur le monde, le miracle planétaire. Il leur semblait impossible de vivre ailleurs

Elles s'avancèrent en direction de l'avenue d'Orléans, se mêlant au va-et-vient de la foule mouvante des parisiens, encore empreinte d'une effervescence souriante et joyeuse d'avoir été libérée.

Ces deux jeunes filles chaussées d'espadrilles, vêtues de robes sans élégance, fort intimidées, indécises, cherchèrent tout

d'abord à se repérer. Il leur fallait aviser, afin de trouver un gîte pour dormir. Leur première pensée fut de rejoindre l'immeuble où avait habité leur mère. Sans doute son ami Jacques y résidait encore, du moins elles l'espéraient. C'était leur seule chance dans ce Paris, où à part lui, elles ne connaissaient personne. Elles étaient certaines qu'il les accueillerait obligeamment.

Elles se souvenaient aussi de Robert qui aurait pu éventuellement les héberger, mais elles ne connaissaient pas son adresse, ni son numéro de téléphone, ni celui de Jacques d'ailleurs. Obnubilées par leur objectif départ, elles n'avaient point eu la présence d'esprit de les noter. Il leur faudrait donc se rendre au domicile de Jacques. pour ce faire, le seul repère qu'elles possédaient avec certitude était la gare d'Austerlitz. De là, elles retrouveraient facilement le chemin qui y conduisait

Pour y parvenir, prendre le Métro aurait été pour elles une facilité certaine et rapide. Pour Béatrice, il n'était pas question de dépenser de l'argent inutilement, alors qu'elles pouvaient s'y rendre à pied. Elle imaginait peut-être que ce n'était pas, très loin. Hélas Paris est grand et la distance à parcourir était de six kilomètres. A cœur vaillant, rien d'impossible. Et elles l'étaient vaillantes, les Dogrines.

Elles avisèrent au-dessus d'une bouche de Métro, un plan de Paris. Elles s'appliquèrent à y découvrir la Gare d'Austerlitz, ce qui était facile. Pour l'atteindre, il leur fallait aussi repérer le chemin y conduisant. C'est ainsi que du bout du doigt, elles suivirent le tracé de l'avenue d'Orléans jusqu'à la place Denfert Rochereau, puis elles continuèrent, avec ce doigt la recherche de leur itinéraire. Il leur fallait emprunter sur la droite, le Boulevard Saint Jacques qui les mena presque en droite ligne, jusqu'à la place d'Italie. De ce point, il leur fallait obliquer légèrement sur la gauche pour parvenir par le Boulevard de l'Hôpital jusqu'à la Gare d'Austerlitz, aboutissement de leur recherche. Si elles parvenaient là, elles seraient sauvées.

Ayant décrypté cet itinéraire, sans plus attendre, telle était leur détermination, d'un pas ferme et décidé, elles empruntèrent les larges Avenues qui les conduiraient à l'endroit souhaité. Elles traversèrent ainsi la Capitale, ne se laissant point troubler par l'effervescence qui s'en était emparée.

Il y avait encore en fin d'après-midi un soleil splendide et les Parisiens rayonnaient de joie. Des convois militaires circulaient. Les soldats juchés sur leurs camions, ou leurs chars, échangeaient de grands signes d'amitié avec le public.

Béatrice et Sabine ne s'attardèrent pas à ces démonstrations de sympathie, elles allaient d'un pas rapide, souvent mêlées à une foule dense qui entravait leur marche. Parfois elles contournaient un groupe de citoyens rassemblés autour d'un orateur qui leur tenait un discours volubile. Il leur racontait quelque fait d'armes, vrai ou faux, duquel il disait avoir été le témoin. Ou bien encore, des barricades non déblayées encombrant les trottoirs, les obligeaient à faire quelques acrobaties.

Ayant parcouru à marche forcée ces Boulevards tumultueux, elles atteignirent leur principal repère, nœud crucial de leur aventureuse recherche, la Gare d'Austerlitz.

Sans s'attarder en ce lieu, dont elles reconnurent immédiatement les dispositions, elles s'orientèrent vers le canal Saint-Martin, suivant cet itinéraire qu'elles connaissaient fort bien, pour l'avoir pratiqué au temps où leur père était intéressé par leurs allés et venues entre Opèreole et Paris.

Béatrice et Sabine n'étaient pas au bout de leur peine. Entre la Gare d'Austerlitz et le domicile de Jacques, il restait encore une bonne distance à parcourir pour l'atteindre. Elles gardaient l'espérance de trouver au bout de ce trajet, un refuge qui mettrait fin à leurs tribulations incertaines et à leur fatigue.

Passant la Seine sur le pont d'Austerlitz, d'un pas encore alerte, elles s'engagèrent sur le Boulevard de la Bastille. Dépassant la place de la Bastille, elles parcoururent le Boulevard Richard Lenoir, à l'extrémité duquel elles atteignirent le Canal Saint Martin.

Longeant le canal, elles atteignirent l'immeuble de Jacques. Ce fut avec une profonde émotion que, parvenues au terme de leur expédition, elles poussèrent la porte de cet immeuble où, à une époque pas très lointaine, leur mère libérée de son Tyran s'était réfugiée. Avant de mourir, elle y avait partagé quelques moments de bonheur, avec celui-là même, qui devait les accueillir ce soir et les reconforter.